

COLLECTION
PoLaRs & GriMoïREs®

Rennes-le-Château
Tome Sang



DU MÊME AUTEUR

Aux éditions de l'Agly
Eaux

Aux éditions Écorce
Retour à la nuit (Prix lycéen du polar d'Aubusson
2011)

Éric Maneval



Rennes-le-Château
Tome Sang



2012

POLaRS & GRiMoIREs®

Une collection de Renaud Marhic
publiée par Terre de Brume.



En application de la loi du 11 mars 1957,
toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par
quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, est illicite et
constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L-335-2 et
suivants du Code de la propriété intellectuelle.



ILLUSTRATION DE COUVERTURE :
Statue de l'église de Rennes-le-Château
supposée représenter le démon Asmodée.

Photo : DR



MAQUETTE :
Godo



MISE EN PAGE :
Renaud Marhic



ISBN : 978-2-84362-483-4

© Éditions Terre de Brume/Renaud Marhic, mai 2012



www.polarsetgrimoires.fr
polarsetgrimoires@orange.fr

Aux survivants de l'apocalypse, aux égarés
de RLC, et à tous les autres...

Tout ce qui t'appartient, n'oublie pas de le rendre.

Pas de nom, Gérard Manset

PROLOGUE

NATHALIE SE TIENT DEVANT LE MUR BLANCHI À LA CHAUX DE LA MAISON DES GENTILS ET CONTEMPLER SON ŒUVRE. Depuis quatre jours, depuis que les gentils lui ont donné l'autorisation et même encouragée à faire un grand dessin sur le mur, sa fresque commence à s'étoffer. Elle a déjà dessiné l'église, les montagnes, les oiseaux, et assez de petits bonshommes et petites bonnes femmes pour donner de l'animation au tableau. Plus tard, peut-être demain, elle commencera à peindre (la gentille dame lui a dit qu'elle pouvait), mais, pour l'instant, elle s'en tient à la craie. Le village est silencieux. Mamie Raymonde et papi Edmond font la sieste, comme chaque jour, comme la plupart des habitants. Même les chiens sont endormis. Nathalie peut se concentrer.

En observant son œuvre, elle sent bien que quelque chose manque.

Un bruit en hauteur la déconcentre. Le monsieur de la maison des gentils apparaît à la fenêtre du haut. Il la regarde, lui fait un sourire, et lui dit quelque chose qu'elle ne comprend pas bien. Comme elle ne sait pas trop pourquoi il lui sourit. Il a l'air heureux. Tant mieux. Nathalie ne connaît pas vraiment les gentils. C'est juste que la femme est très belle, une vraie princesse de conte de fées. Elle n'a jamais vu une femme si rayonnante. Elle est grande et mince, d'une blondeur étincelante. Ses yeux sont d'une drôle de couleur. Elle porte toujours des robes extraordinaires. Elle s'appelle Aurore et elle est très

douce. Le monsieur, Nathalie ne sait pas si elle doit penser qu'il est beau, mais ce qui est sûr, c'est qu'il est très musclé. Lui aussi, il est très gentil, même si Nathalie trouve qu'il a une grosse voix.

Et c'est à l'instant où le soleil vient illuminer sa fresque qu'elle sait ce qui manque. Elle a oublié Dieu. Sa place est évidente : au-dessus des montagnes, au-dessus des oiseaux. Nathalie prend un seau, le retourne, se juche dessus et, tendant son bras le plus haut possible, commence à dessiner.



Plus haut, au premier étage, Luc vient d'écraser son joint sur le rebord de la fenêtre et de fermer les volets. Il a vu la petite voisine et ça l'a fait débânder. Alors il s'astique le manche en regardant Aurore à quatre pattes sur le lit. Il formalise brièvement qu'il a besoin de fumer un peu d'herbe pour vraiment désirer sa femme. Dans cette position, Aurore lui rappelle l'Afrique. Des culs, il en a vu de toutes les couleurs en quinze ans de missions humanitaires. Ça le gêne de penser ça. Il s'approche d'Aurore et la pénètre avec douceur.

Une minute plus tard, Aurore commence à feuler. Comme elle le fait chaque fois. Un râle. Une voix qui, toujours, l'excite. Son malaise s'est estompé. Personne ne connaît Aurore comme cela. Tous les connards qui la reluquent, tous les salopards qui s'approchent de lui pour mieux s'approcher d'elle, ne peuvent pas imaginer qu'Aurore se transforme en chienne, non, en louve, c'est ça, Luc baise une louve, et lui seul a le droit. Lui seul sait. C'est ce qu'il se dit en éjaculant avec une force inhabituelle : lui seul sait.

À présent il est sur elle, la recouvrant de son corps comme pour la protéger. Il lui susurre à l'oreille. Elle ne dit rien. Elle sourit, les yeux fermés. Luc sent une tension l'envahir. Le malaise qui revient. Quelque chose de diffus. Il entend Bilbo, son berger allemand, couiner contre la porte.

« Je vais sortir le chien, mon amour... » murmure-t-il.

Il se décolle du corps menu d'Aurore, enfile un short et un débardeur kaki. Il chausse ses sandales et sort de la chambre.

« ... je descends à la rivière, je reviens dans vingt minutes... »

Luc s'accroupit.

« ... on y va, Bilbo, on y va... »

Il caresse la nuque de l'animal.

« ... Aurore ?... »

Mais Aurore ne répond pas. Elle essaie de se concentrer sur son bas-ventre, sur d'alchimiques sensations qui s'agitent en elle. Il se passe quelque chose.

Luc ouvre la porte, le chien sort en jappant. Luc est aveuglé par la lumière du soleil.



C'est trop haut. Nathalie, sur la pointe des pieds, même sur son seau, a du mal à dessiner le visage de Dieu. Elle s'y emploie avec difficulté. La craie s'écrase, le trait est gras, ça n'est pas satisfaisant. C'est au moment où elle s'apprête à renoncer qu'elle sent un mouvement d'air, l'haleine du berger allemand, son museau humide, sa langue sur la joue. Puis la perte d'équilibre, la chute, son visage qui heurte le ciment, et comme du sang dans les yeux. Elle hurle.

Luc se précipite. Il voit la petite, par terre, qui saigne au front. Il s'agenouille, essaie de la consoler :

— C'est rien. Bilbo t'a fait tomber. Il l'a pas fait exprès. Viens avec moi, je vais passer un peu d'eau là-dessus. On te mettra un pansement. Je vais appeler Aurore...

Mais une porte s'ouvre derrière lui. Il reconnaît la vieille Raymonde qui s'approche et, en retrait, il aperçoit Edmond.

— Laisse-la... Nathalie, viens ici ! ordonne Raymonde.

— Mais c'est rien, elle a rien... C'est juste le chien qui l'a bousculée...

— Ton chien, il nous emmerde ! fait Edmond. Tu m'entends ? Il nous emmerde...

Luc repose la fillette. Elle a cessé de pleurer et ne bouge pas.

— Viens ici, Nathalie.

Raymonde s'approche, prend le bras de la petite, l'attire vers elle et recule en direction de sa maison. Le vieil Edmond reste campé face à Luc.

— N'approchez plus jamais de la petite, toi et ton chien. Si je le vois encore traîner dans le village, je l'abats ! T'as bien compris ? Je l'abats.

Luc ne dit rien. Il caresse l'animal sans baisser les yeux. Une immense colère l'envahit. Non pas contre Edmond en particulier, mais contre la bêtise humaine, l'immense ignorance des hommes symbolisée à cet instant par le visage couperosé du vieux poivrot. Malgré sa colère, Luc le fixe avec indulgence. Edmond décroche, rentre chez lui, et ferme la porte. Alors Luc se lève, s'approche de la maison des voisins, et parle de sa voix forte :

— Personne touche à mon chien, à ma femme, à ma maison ! Personne, sauf les enfants !

RENNES-LE-CHÂTEAU
TOME SANG

Puis il se retourne et voit le dessin de Nathalie. Au-dessus du village, en plein ciel, un visage domine la fresque. Un drôle de visage. Difforme, inquiétant, démoniaque.

1

J'AVAIS OUVERT LA BOUTIQUE À 9 HEURES ET LE PREMIER CLIENT EST ARRIVÉ À 11. Il est entré et m'a adressé un bonjour cordial. Il avait la tronche d'un type en rupture, un de ces types qui décident de refaire leur vie au soleil. Alors ils mettent cap au sud mais hésitent devant la barrière des Pyrénées, errent quelque temps dans la montagne, et disparaissent comme ils étaient venus. La région est pleine de gens comme ça, qui débarquent un printemps, passent un été joyeux, et sombrent dans une profonde dépression sitôt l'automne terminé. L'hiver n'est pas facile, ici.

Celui-là, je ne l'avais jamais vu. Il était de taille moyenne, un peu bedonnant, blond dégarni, des fines lunettes aux montures dorées. Il portait un jean propre et un gilet de photo-reporter ouvert sur une chemise de bûcheron.

Je me suis mis en mode commerce.

Il faut dire que fin avril, d'habitude, je ne vois pas un chat. Je passe de longues heures à essayer de vendre des trucs par Internet. À la longue, je deviens un peu solitaire. De là à considérer chaque client qui échoue dans le bouclard comme un emmerdeur en puissance...

Ma boutique se trouve dans le centre de Quillan, sur la route principale, celle qui va de Perpignan à Carcassonne. Elle est nommée « Librairie de l'Aube – Livres d'occasion – Curiosités ». La devanture est miteuse. C'est une ancienne épicerie-dépôt de gaz et je n'ai pas jugé bon de repeindre

l'entrée : une double porte en bois sur une vitrine à grands carreaux. Le local commercial fait une trentaine de mètres carrés. Plus une arrière-boutique d'environ le double qui donne sur une cour où je gare le Trafic et la Twingo. Stéphane, mon associé, fait de même avec son J9 aménagé camping-car et sa Dyane. Au dessus, un T2 tranquille.

J'ai laissé le type musarder dans les rayons, tout en l'observant d'un œil torve. Il s'est d'abord intéressé à un Fabre d'Olivet en édition Jean de Bonnot. Trois bonnes minutes, il est resté bloqué sur la même page. Il l'a reposé délicatement (un bon point pour lui), puis a fouillé dans une des caisses « trente-trois tours punk-rock-métal » de Stéphane. Il s'est relevé, a semblé avoir une absence, et il m'a demandé :

— Vous avez quelque chose sur Rennes-le-Château ?

— Derrière vous, troisième étagère.

Il s'est retourné, a tout de suite repéré le bon rayonnage. Il a pris le bouquin de Gérard de Sède, en collection l'Aventure Mystérieuse, a lu la quatrième de couverture. A pris celui de Markale. Puis celui de Bedu.

— Vous pourriez me conseiller ?

— Le « de Sède »... Vous pouvez commencer par là. C'est une bonne introduction et il est agréable à lire.

— Combien ?

— Le prix est indiqué, première page.

— Douze euros ?...

J'ai acquiescé. Le type a reposé le bouquin comme s'il lui avait brûlé les mains. Encore un abruti. Certes, 12 euros, ça peut paraître un peu cher pour un poche usagé qu'on peut trouver dans n'importe quel Emmaüs à « 1 euro les 3 ».

Mais si j'ai envie de le vendre 12 euros, j'ai mes raisons.

« ... c'est une carte d'Arcadie ? » m'a demandé le gars, en pâmoison devant un encadrement.

— Exact.

— « *Et in Arcadia ego*¹. »

— Je vois que vous connaissez vos classiques.

— Un petit peu, un petit peu... Cent vingt euros ?

— Oui, c'est une carte tirée de l'*Atlas hellénique* de Moinin, fin XIX^e. Observez-la bien...

Le type a scruté la carte. Je fais le coup à chaque client. En Arcadie existe la ville de Klitoria, célèbre pour sa fontaine. D'où, d'après certains lexicographes, le clitoris. Le tableau de Poussin connu sous l'appellation *Et in Arcadia ego* représente quatre bergers méditant devant un tombeau. À moi de délirer sur une superposition de la toile et de la carte, prouvant ainsi que le doigt d'un des bergers touche Klitoria. Et par là proposer une nouvelle théorie autour du mystère de Rennes-le-Château... Mais je n'ai pas eu le temps de développer car deux gendarmes sont entrés dans la boutique.



Je connaissais le gradé. Il s'appelle Tarpanet. Il vient de Saint Maximin, dans le Var, et son visage irradie l'aïoli avarié. À moi, il m'est sympathique. Mais Stéphane le déteste : « Méfie-toi de lui, c'est les pires, le genre Fernandel... Ne dis jamais rien, même sous la torture ! » Stéphane est paranoïaque. Ou extrêmement lucide. Les trente-six mois de prison qu'il a effectués dans le cadre d'une histoire d'indépendantisme corse

1. Même en Arcadie, je suis.

l'ont pas arrangé. Je ne sais pas trop ce qu'il a fait ou pas fait, nous n'en parlons jamais, mais il en garde une terrible rancœur envers tout ce qui touche à l'autorité de l'État. En dehors de ça, il est adorable.

Tarpanet était entré dans la boutique, accompagné d'un jeune stagiaire. J'ai pris les devants :

— Bonjours messieurs ! Si vous voulez voir Stéphane Angeli, il est en déplacement. Si vous voulez vérifier mon extrait Kbis, il est à disposition. Si vous désirez faire un achat pour la bibliothèque de la gendarmerie, je reste votre serviteur...

Tarpanet a fait la grimace.

— Faites pas le malin, Lamasse. Et montrez-moi votre livre de police.

— Je l'ai pas.

Dans le commerce de l'occasion et de la brocante, tout achat doit être consigné dans un livre de police : un gros registre que l'on fait signer régulièrement à la gendarmerie locale. Il s'agit de pouvoir justifier la provenance de la marchandise.

— C'est fâcheux...

— C'est mon associé qui l'a emporté. Il va revenir vers 14 heures. Il déballe au marché de Prades.

— Bien. Lamasse, on a quelques questions à vous poser.

Là, j'ai vu le client prendre la porte et m'adresser un petit signe de la main. Un signe qui semblait signifier : « Je repasserai... peut-être. »

— Vous faites fuir la clientèle.

— Vous préférez que l'on vous convoque ?

— Par exemple. Vous me convoquez, je viens.

— Lamasse... Vous connaissez Luc Schaeffer et Aurore Saintal ?

— Non.

Tarpanet a pincé les lèvres et s'est tourné vers son stagiaire. Il a soupiré.

— Il connaît pas...

Le jeune m'a indiqué la porte.

— Vous devriez fermer. On est là pour un moment...

— Bon sang ! je connais pas votre Luc Schaeffer.

Évidemment que je connaissais Luc Schaeffer, mais je voulais les faire bisquer. Tarpanet s'est assis dans un voltaire que je mettais à disposition du client et le stagiaire est allé fouiner dans les rayonnages. C'est lui qui, du fond de la boutique, m'a annoncé :

— Votre fourgon, un Trafic blanc immatriculé 6366 PR 11, a été vu stationnant à Bursac, devant le domicile de Luc Schaeffer et Aurore Saintal. Vous-même avez été vu chargeant des cartons à plusieurs reprises. Vous allez nous dire que vous ne vous souvenez pas ?

— Non ! ça me revient... Vous voulez parler du « Chevalier » ? Luc... Luc comment, déjà ?

— Schaeffer.

— On l'appelle « le Chevalier ». Vous m'auriez dit « le Chevalier »...

— Et pourquoi « le Chevalier » ?

— Je sais pas. Sans doute parce qu'il a appelé son chien Bilbo. Ou parce que son comportement est, comment dire, chevaleresque.

— « Chevaleresque »...

— Chevaleresque !...

Le stagiaire avait déniché un tabouret fait d'un rondin de hêtre et de trois pieds sculptés, œuvre du « Dahu », un hippie qui vit dans la montagne du côté d'Axat. Je prends ses tabourets en dépôt. À ce jour, je n'en ai pas écoulé un seul. Il l'a posé devant mon bureau.

« ... allez-y, c'est du solide ! » l'ai-je encouragé.

Le stagiaire s'est assis. On a entendu un sale craquement.

— Et vous y faisiez quoi, chez le Chevalier ?

— Je lui ai acheté sa bibliothèque. Ainsi que quelques objets initiatiques.

— Sa bibliothèque ? Ça justifiait plusieurs voyages ?

— Vous êtes déjà allé chez lui ? C'était tapissé de bouquins...

— C'était quand, ça ?

— Il me faudrait le livre de police pour vous préciser la date... Il y a deux semaines, environ. Je lui ai pris pour 5000 euros.

Tarpanet a réagi :

— Lamasse, vous allez nous faire croire que vous avez payé 5000 euros ?

— J'ai acheté pour 5000 euros. J'ai pas dit que j'avais payé...

— C'est-à-dire ?

— Je lui ai donné 1000. Le reste à mesure de la vente.

— Vous l'avez revu, donc ?

— Pas depuis. Mais il devrait plus tarder à se manifester.

Les pandores se sont regardés. J'ai senti comme un fluide inquiétant qui passait entre eux deux.

— Et ils sont où, ces livres ?

— Dans la remise, une trentaine de cartons à bananes.

— Vous ne les avez pas revendus ?

— Pas encore.

Je ne tenais pas trop à leur expliquer que je confectionnais un catalogue que j'allais diffuser sur Internet et que, sans doute, j'en tirerais une quarantaine de milliers d'euros. Je ne voulais pas non plus leur dire que si j'attendais pour vendre,

c'était que l'affaire avait été un peu bizarre. (« Ne dis jamais rien, même sous la torture ! »)

Tarpanet s'est levé et s'est approché. Il a pris un autre des tabourets du Dahu et s'est assis devant moi. Le tabouret a résisté.

— Lamasse, qu'est-ce que vous me diriez sur Luc Schaeffer et Aurore Saintal ?

— Je les connais pas plus que ça. Ils sont passés une dizaine de fois à la boutique Ils avaient l'air heureux. Ils attendaient un gosse, je crois. Mais pourquoi me demandez-vous ça ?

— Ils ont disparu.

C'EST À 33 ANS, L'ÂGE DU CHRIST, QUE BÉRENGER SAUNIÈRE, ORDONNÉ PRÊTRE EN 1879, PREND POSSESSION DE SA NOUVELLE PAROISSE, LE VILLAGE DE RENNES-LE-CHÂTEAU.

Nous sommes le 1^{er} juin 1885 et seul un chemin de muletier permet l'accès à la localité. Sans doute fait-il chaud dans ce pays où l'ombre est un luxe, et c'est certainement transpirant, éreinté, que Saunière découvre, au loin, quelques maisons agglutinées autour d'un château, en crête d'un plateau de granit. Et lorsqu'il pénètre dans l'église, qu'il constate son délabrement, qu'il prend conscience que c'est ici qu'il devra témoigner de la présence de Dieu, il sait qu'il devra utiliser bien plus que ses forces.

Cent vingt-sept ans plus tard, des milliers de personnes, chaque année, viennent se recueillir et s'interroger sur sa tombe. Bérenger Saunière a dépensé sans compter pour rénover son église, faire construire un étrange domaine, et vivre comme un roi. Mais d'où venait l'argent ?

Bienvenue au cœur du mystère.

Bienvenue à Rennes-le-Château.

Vous aussi devrez utiliser bien plus que vos forces.